

**FACULTE DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES DE TUNIS**

---

MIGUEL DE EPALZA

**RECHERCHES RECENTES SUR LES EMIGRATIONS  
DES «MORISCOS» EN TUNISIE**

EXTRAIT DES  
C A H I E R S  
DE TUNISIE  
TOME XVIII / 1970  
NUMEROS 69-70

---

**PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITE DE TUNIS**

## RECHERCHES RÉCENTES SUR LES ÉMIGRATIONS DES «MORISCOS» EN TUNISIE

Un écrivain et voyageur français du XIX<sup>e</sup> siècle, De Flaux, disait des Andalous de Tunisie : « Ils sont fiers, ils sont amoureux du merveilleux, passionnés pour la danse, la musique et la poésie ; ils aiment à se parer de fleurs et à s'inonder de parfums ». Il finissait sa description par ces traits : « ils sont expansifs, amicaux. »<sup>(1)</sup> Aujourd'hui, après avoir assisté au déjeuner, à l'animation musicale extraordinaire de nos étudiants, je crois qu'il doit y avoir pas mal d'Andalous parmi nous.

Comme introduction au sujet de cette communication, il faudrait peut-être que je vous explique un peu les termes que les historiens espagnols utilisent lorsqu'ils parlent des groupes ethniques musulmans et chrétiens en Espagne, au Moyen Age. D'une part, les Musulmans s'appellent Mudéjares lorsqu'ils habitent en territoire chrétien, et Moriscos lorsqu'ils se sont convertis au christianisme tout en gardant leur caractère et leurs mœurs différentes de celles des « cristianos viejos », vieux chrétiens, (les Juifs convertis sont des « conversos » ou marranos). D'autre part les Chrétiens romano-visigoths qui ont conservé leur religion sous la domination musulmane sont appelés les Mozarabes ; lorsqu'ils se font musulmans, ce sont les Muladies. Maintenant il s'agit des Moriscos, ce qui n'est pas la même chose que des « Mauresques », car le mot français ne rend pas du tout le terme espagnol.

L'émigration des Andalous en Tunisie s'est réalisée en trois grandes étapes (2). La première correspond au XIII<sup>e</sup> siècle, lors de la chute de la vallée du Guadalquivir (Cordoue, Séville) du pouvoir musulman, par la conquête du roi Ferdinand III de Castille et de l'ascension de la dynastie hafside sur le trône de Tunis. Le premier souverain hafside avait été gouverneur de Séville pendant la décadence almohade et avait eu un rôle important dans les troubles politiques qui précédèrent la conquête de la ville. (3). Il sut protéger les fugitifs réfugiés à Tunis. La deuxième émigration

(1) A. DE FLAUX, *La Régence de Tunis au dix-neuvième siècle*, Paris, 1865, p. 89.

(2) Cfr. J.D. LATHAM, *Towards a Study of Andalusian Immigration and its place in Tunisian History*, « Cahiers de Tunisie » (1957) p. 203-252.

(3) I. DE LAS CAGIGAS, *Sevilla almohade y los últimos años de su vida musulmana*, Madrid 1951 ; R. BRUNSCHVIG, *La Berbérie Orientale sous les Hafsides*, Paris, 1940, vol. I, p. 21.

d'Espagnols vers la Tunisie correspond à la chute de Grenade, vers 1492. La troisième, celle dont nous allons nous occuper aujourd'hui, se situe autour de 1608-1612, quand les Moriscos ont été expulsés définitivement d'Espagne. Ce sont des dates moyennes, car nous avons des immigrations de tout temps, même en 1630, lorsque des Moriscos installés en France décident de passer en Tunisie.

Je ne vais pas faire ici un exposé sur toutes ces migrations mais dire simplement où on en est dans les recherches historiques sur cette dernière période. Dans une première partie, nous verrons les études qui ont été faites ces dernières années. Dans une deuxième partie, je vous donnerai quelques résultats de mes propres recherches sur ce sujet.

Je crois que la date à retenir dans l'historiographie des immigrations des Moriscos en Tunisie au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est la parution de l'article de J.D. Latham dans les « Cahiers de Tunisie » en 1957 (4). C'est lui qui a réuni tout le matériel qui avait été utilisé auparavant et y a ajouté des renseignements nouveaux, dans cet article en anglais. C'est peut-être à cause de la langue que l'article n'a pas eu la diffusion et le retentissement qu'il mérite parmi les historiens de la Tunisie. Mais c'est de là qu'il faut partir pour toute recherche sur l'installation des Andalous au XVII<sup>e</sup> siècle en Tunisie. Mais il faut tout de même mentionner certains travaux antérieurs assez importants. Le premier, c'est celui de Mr. Abdulwahab, en 1917 (5). C'est l'illustre écrivain et érudit tunisien qui a soulevé, dans un essai remarquable, le problème de l'immigration des Andalous en Tunisie et de leur survivance jusqu'à nos jours.

Plus tard, en 1930, le cheikh Tahar Ben Achour a fait aussi un travail en utilisant surtout des sources manuscrites, spécialement les Manāqib de Sidi Abū al-Gayl al-Qaššaš, personnage très important en Tunisie à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, qui avait reçu les Moriscos à Tunis et les avait aidés avec toutes sortes de moyens à s'installer ici (6). Le texte a été l'objet d'études par la suite (7).

Du côté européen, il faut citer avant tout l'article du prof. Jaime Oliver

- 
- (4) Cfr. n.2. Le professeur de l'Université de Manchester a rédigé aussi l'appendice Les Andalous en Afrique du Nord à l'article *Al-Andalus* de la nouvelle édition de l'*Encyclopédie de l'Islam*, t I, p. 511, ainsi qu'un article très intéressant sur les Andalous à Tétouan : *The reconstruction of Tetuan : the period of Andalusian immigration*, dans *Arabic and Islamic studies in honor of Hamilton A. R. Gibb*, Leiden, 1965, pp. 387-408.
- (5) H. H. ABDULWAHAB, *Coup d'œil général sur les apports ethniques étrangers en Tunisie*, « Revue Tunisienne » (Tunis) 24 (1917) pp. 305-316 et 371-379.
- (6) T. IBN AŠŪR, *Mašr al-Andalusiyin « Našrat al-Ġam'iya al-Ḥaldūniya »* (Tunis) 1930, pp. 25 ss.
- (7) Cfr. aussi les articles d'A. TURKI, *Waṭā'iq 'an al-hiġrat al-andalusiyat al-aḥira ilā Tunis*, « *Ḥawliyyāt* » (Tunis) 4 (1967) 23-82, et H. PIERI, *L'accueil par des Tunisiens aux Morisques expulsés d'Espagne : un témoignage morisque*, « *Ibla* » (Tunis) 121 (1968) p. 63-70.

Asín, qui préside aujourd'hui la délégation espagnole à notre Colloque. En effet, il a publié en 1933 un article important sur un Morisco réfugié à Tunis, admirateur du grand dramaturge espagnol Lope de Vega (8). Dans son travail, Mr. Oliver Asín a réuni tout ce qu'on savait à cette époque sur les manuscrits écrits en langue espagnole en Tunisie. Cette littérature constitue un appendice très curieux de l'histoire de la langue espagnole en Afrique du Nord. Plus tard, le prof. Oliver Asín a publié aussi un article démontrant qu'il y avait eu certainement une édition du *Don Quichotte* de Cervantès antérieure à l'édition princeps, car nous avons le témoignage d'un Morisco d'Alcalá de Henares, réfugié en Tunisie, qui raconte qu'il était allé acheter un livre très érudit dans une librairie d'Alcalá et que son compagnon s'était permis de demander le livre de Cervantès, ce qui provoqua le fou-rire et les quolibets des étudiants qui étaient dans la librairie. Cette anecdote date de 1604, c'est-à-dire un an avant la publication de ce qu'on prenait pour l'édition princeps de *Don Quichotte*. Ce renseignement a provoqué de nombreuses polémiques, mais le témoignage du Morisco tunisien a été reconnu valable par les érudits cervantistes. Le professeur Bataillon, autorité reconnue dans la matière, a pu prouver par la suite que d'autres informations confirmaient ce renseignement, qui nous vient par la Tunisie. C'est une anecdote curieuse dans l'histoire de notre littérature.

Après le travail de Latham, il faudrait citer, et j'espère que dans ce colloque vous aurez d'autres choses à citer, parce que je n'apporte que ce que je connais moi-même, il faudrait citer, donc, le travail de Lapeyre (9). Dans son livre sur les Moriscos d'Espagne et leur distribution géographique, il donne quelques pages sur leur point d'aboutissement, lorsqu'ils ont dû quitter l'Espagne. Ce sont des pages assez pauvres, que Mr. Pignon critiquait et complétait dans la recension qu'il a faite de cet ouvrage important dans les « Cahiers de Tunisie » (10). Actuellement, mon ami Louis Cardillac, qui a enseigné à l'Université d'Alger et qui est professeur à celle de Montpellier, travaille avec sa femme sur les textes moriscos et a été amené à découvrir de nombreux documents nouveaux sur le passage des Moriscos par le Languedoc et sur leurs difficultés en France pour venir finalement s'installer en Tunisie.

Il faudrait compléter aussi notre bibliographie par l'article du professeur Abdelmağid Turki, qui avait présenté dans la revue de votre Faculté sept documents sur les Moriscos et la Tunisie, les uns en arabe, d'autres traduits de l'espagnol, déjà connus mais intéressants pour faire connaître mieux l'opinion des historiens de l'époque sur les transferts des Moriscos en Tunisie (11).

(8) J. OLIVER ASIN, *Un morisco de Tunez, admirador de Lope. Estudio del MS. S2 de la Coleccion Gayangos, « Al-Andalus »* (Madrid) I (1933) pp. 409-450.

(9) H. LAPEYRE, *La géographie de l'Espagne morisque*, Paris 1959

(10) J. PIGNON, *Une géographie de l'Espagne morisque*, « Cahiers de Tunisie » (1966) pp. 296-300 Cfr. aussi les notes, pleines d'érudition, qui accompagnaient son travail sur *Un document inédit sur la Tunisie au début du XVIIe siècle*, « Cahiers de Tunisie » (Tunis) 9 (1961) 108-219.

(11) Cfr note 7

Et je crois qu'avec ça nous avons fait presque le tour de la situation actuelle. Il y a encore tout un chapitre sur lequel nous sommes en train de travailler, ces temps-ci. Il s'agit d'un personnage très curieux, qui apparaît dans un manuscrit du Caire, étudié et publié en partie par Mme. Sarnelli Cerqua, professeur à Naples. Al-Ḥağarī était un Morisco réfugié en Afrique du Nord, à Rabat-Salé. Ambassadeur de Mūlay Zaydān, sultan du Maroc, pour régler en Europe, — en France et aux Pays-Bas — certaines affaires des Moriscos, il eut l'occasion de participer à des polémiques religieuses. Il nous a laissé dans son ouvrage, écrit longtemps après, un récit de sa fuite d'Espagne, de ses voyages en Europe, de ses polémiques, et aussi de son passage à Tunis, où il avait rencontré de nombreuses familles de Moriscos, dont il nous donne les noms avec certains renseignements (12). Mme Sarnelli avait cherché en vain des renseignements de source européenne sur ce personnage. Or, j'avais passé à Mr. Juan Penella, un de mes collègues à l'Université de Lyon, un manuscrit de la bibliothèque de Bologne, pour qu'il en fasse une étude en vue d'obtenir son doctorat. C'était un ensemble de manuscrits en espagnol, écrits aussi à Tunis. Or, nous avons découvert un texte espagnol qui correspond exactement au texte arabe découvert par Mme. Sarnelli. Tout en le complétant, Mr. le professeur Oliver Asín m'a confirmé cette identification hier, en me faisant connaître d'autres écrits de ce personnage. Et je crois que nous avons un troisième texte en latin de cet ouvrage autobiographique et polémique, mais je n'en ai pas encore la confirmation. En effet, il existe une polémique en latin, écrite par un ambassadeur de Mūlay Zaydān. Les dates de son ambassade coïncident exactement avec celles de la mission en Europe de notre Morisco, mais l'auteur se prétend un ancien Chrétien anglais, de la famille des Moron de Cambridge. Ce genre de transfert de personnalité est tellement facile que j'espère pouvoir compléter avec l'étude de ce texte les recherches autour de ce Morisco nord-africain. Vous voyez comment une collaboration de divers chercheurs peut dévoiler maints faits et personnages intéressants de l'histoire.

L'article de Latham, je ne vais pas vous le présenter. Le professeur de Manchester étudie les diverses vagues d'immigration de Moriscos, leur implantation en Tunisie, les arts et les métiers où ils ont excellé et où ils ont eu une influence, spécialement dans la chéchia et l'agriculture. On trouve dans son travail d'excellentes analyses de vocabulaire, de techniques diverses, de l'art andalou.

Là-dessus, je voudrais lancer une petite idée-que nous pourrions discuter par la suite - au sujet des minarets du XVII<sup>e</sup> siècle. J'entends dire souvent

(12) C. SARNELLI CERQUA, *La fuga in Marocco di Aš-Šihāb Ahmād al-Ḥağarī al-Andalusī «Studi Magrebini»* (Naples) I (1966) pp. 215-229 ; *Lo scrittore ispano-marroccino al-Ḥağarī e il suo libro «Kitāb Nāsir ad-dīn»*, dans *Atti del III Congresso di Studi Arabi e Islamici*. Ravello 1966, Naples 1967, 595-614; *al-Ḥağarī in Andalusia*, «Studi Magrebini» (Naples) III (1967) pp. 1-43.

qu'en Tunisie les minarets carrés sont malékites et les octogonaux, hanéfites. Or, ce serait un cas vraiment exceptionnel d'influence d'un rite juridique sur l'architecture, et les exceptions sont très suspectes. Le fondement de cette attribution aux hanéfites c'est qu'au XVI<sup>e</sup> siècle les Turcs se sont installés durablement en Tunisie et qu'ils ont commencé à bâtir des mosquées à minaret octogonal. Ne serait-ce pas que les Andalous, venus quelque temps après les Turcs, ont commencé à bâtir les minarets comme les tours des églises d'Aragôn, parfois carrés, parfois octogonaux, comme celui de la Grande Mosquée de Testour ? (13). Les minarets octogonaux ne seraient donc pas dus au rite, mais à une influence artistique. En fait, la distribution des minarets octogonaux ne correspond pas tout à fait à l'implantation des Turcs hanéfites à Tunis. Par exemple, vous avez un petit minaret octogonal près de Bâb-el Manâra, dans la mosquée de Sidi el-Bagdâdi. Je ne crois pas que ce soit un quartier turc, même s'il n'est pas loin de la Qaşba. Mais là-dessus je laisse aux experts le soin de juger.

Alors, comment est-ce que je suis arrivé moi-même à m'occuper de cette situation des Tunisiens d'origine espagnole du XVII<sup>e</sup> siècle, les Moriscos?

C'était déjà il y a quatre ans quand je finissais ma thèse de doctorat sur un curieux personnage tunisien, 'Abdallâh al-Tarġumân, ancien religieux et prêtre espagnol de Majorque qui est venu à Tunis (14). Converti à l'Islam, il est devenu traducteur, puis chef de la Douane à Tunis, enfin un grand personnage dans l'économie tunisienne du début du XV<sup>e</sup> siècle. En même temps, il écrivait d'ici des poèmes et des romans en langue catalane, langue dont il est considéré comme un classique. C'étaient des poèmes religieux très pieux qui ont servi de catéchisme jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour les enfants en Catalogne. Puis des ouvrages de prophétie politique, ésotérique, et enfin des ouvrages anticléricaux où il entremêlait des fables prises de l'encyclopédie islamique des Frères de la Pureté et des anecdotes dans le plus pur style rabelaisien, dont on a d'ailleurs attribué à Rabelais la traduction française publiée à Lyon en même temps que les ouvrages du célèbre auteur français. Ce curieux personnage hispano-tunisien, qui a reçu toutes sortes d'honneurs des rois de Tunis et des rois chrétiens, et même d'un pape, a écrit à la fin de sa vie un ouvrage en arabe qui a eu une très large diffusion. Il y explique sa conversion à l'Islam, l'histoire des souverains hafšides qu'il a servis et, enfin une polémique assez longue, populaire et mordante contre le Christianisme. Cet ouvrage-là a eu une diffusion énorme dans le monde islamique. J'en ai retrouvé quarante-quatre manuscrits à Istanbul, Bagdad, en Egypte et dans toute l'Afrique du Nord, de nombreuses traductions turques à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, ainsi que trois éditions modernes

13) Cfr. G. MARÇAIS, *Testour et sa Grande Mosquée*, « Revue Tunisienne » (Tunis) 1942, pp. 147-170 ; J. GALLIAY SARANANA, *Arte mudéjar aragonés*, Zaragoza 1951.

(14) Cfr. M. DE EPALZA, *L'auteur de la Tuĥfat al-Arġib, Anselm Turmeda* ('Abdallâh al-Tarġumân), « Ibla » (Tunis) 28 (1965) 261-290, et l'ouvrage qui doit être édité par les soins de l'Accademia Nazionale dei Lincei, à Rome, *La Tuĥfa, autobiografía y polémica islámica contra el Cristianesimo*, de 'Abdallâh al-Tarġumân (Fray Anselmo Turmeda).

en arabe et deux en turc. C'est vous dire que c'est un ouvrage qui a eu une large diffusion.

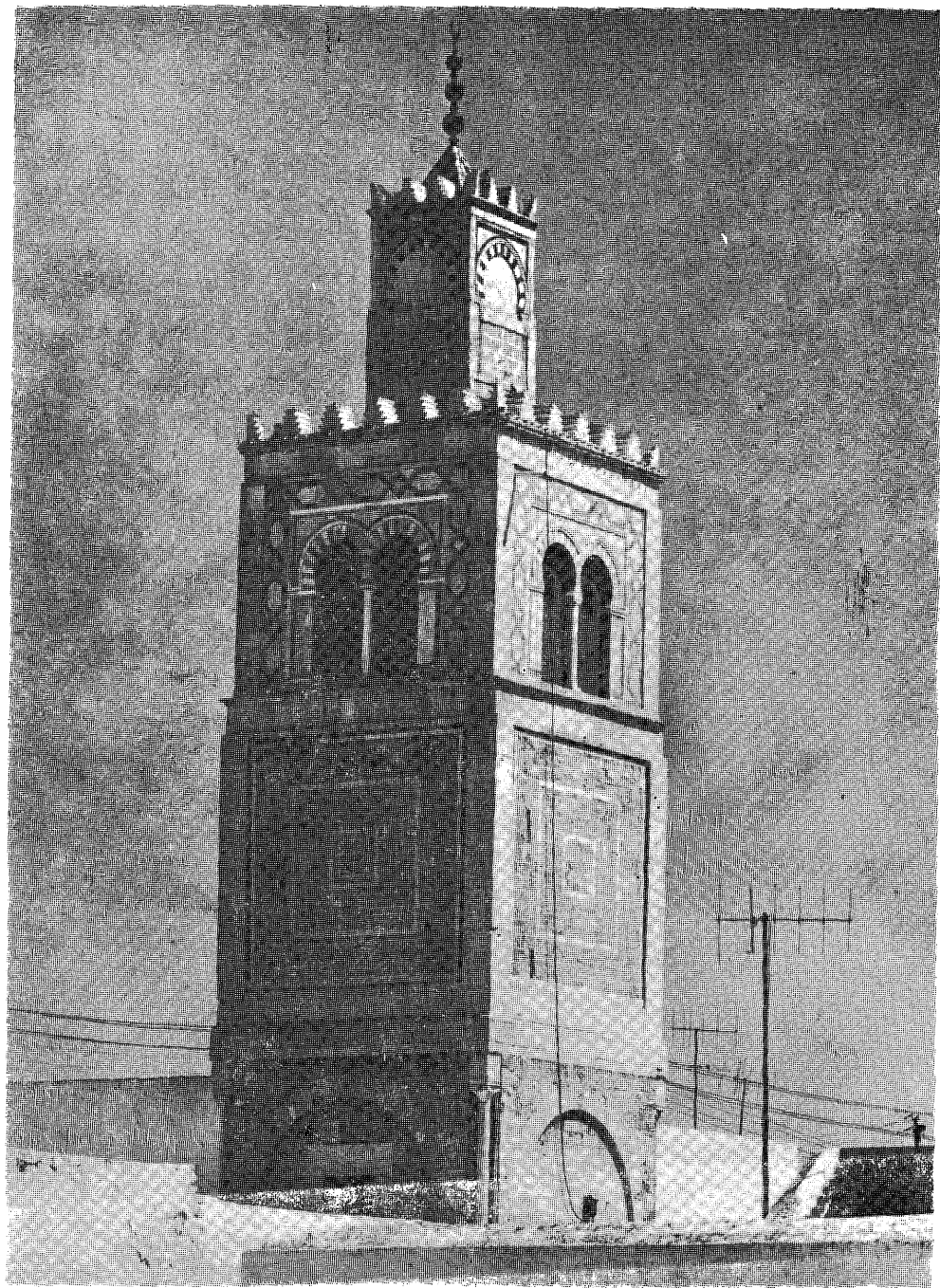
Or, ces quarante-quatre manuscrits sont tous postérieurs au XVII<sup>e</sup> siècle. Et le début de cette diffusion, pour autant que nous puissions la connaître par l'histoire, se situe au début du XVII<sup>e</sup>, lors de la traduction turque qui a été faite pour le sultan d'Istanbul sur l'ordre du grand protecteur des Moriscos en Tunisie, Sidi Abū al-Gayl al-Qaššaš. C'est à partir de ce moment que l'ouvrage commence sa surprenante diffusion dans le monde méditerranéen et islamique. Mais nous avons de quoi soupçonner qu'au moment de la traduction il y a eu aussi une recréation de l'ouvrage, surtout dans sa partie doctrinale. En effet, nous y trouvons des sujets qui relèvent nettement de la polémique catholico-protestante et qui seraient impensables, ou du moins difficilement pensables, au début du XV<sup>e</sup> siècle. C'est pour cela que j'ai été amené à étudier les polémiques des Moriscos de l'époque, spécialement parce que le manuscrit de base de ma thèse, le plus ancien, conservé à Tunis, a été certainement copié par un Morisco. Les caractéristiques orthographiques et calligraphiques indiquent avec beaucoup de certitude un Morisco du XVII<sup>e</sup> siècle.

C'est ainsi que je me suis décidé à étudier les polémiques antichrétiennes des Moriscos et que je suis tombé sur un personnage très curieux, bilingue ou plutôt trilingue : Aḥmad al-Ḥanafi al-Andalusī. Al-Ḥanafi était un Morisco échappé dès son jeune âge en Orient. Il passa par l'Italie, il étudia à Belgrade puis à Bursa, centre réputé d'études théologiques où il fut le compagnon des plus hautes sommités turques hanéfites du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Lorsque sa famille fut expulsée d'Espagne, il vint s'installer en Tunisie où il enseigna et devint finalement imām hanéfite. Nous avons donc le paradoxe d'un Andalou imām hanéfite, le troisième imām hanéfite de Tunis, si je ne me trompe. Sa renommée de science et de sainteté devint si grande qu'il fut nommé imām au Palais Impérial d'Istanbul, à la requête du Cheikh al-Islam, un de ses anciens compagnons d'études à Bursa. Alors, vous avez tous les récits tunisiens qui racontent comment, à la fin, quand il allait prendre le bateau, sa mère et sa famille pleuraient pour l'empêcher de partir avec le représentant du Sultan qui était porteur du firman impérial. Enfin, il est resté à Tunis. Ce personnage a écrit une polémique religieuse en espagnol contre les Chrétiens, avec des renseignements très intéressants sur la vie chrétienne en Espagne, vue par un Musulman morisco. Nous n'avons pas tellement de témoignages de ce genre. Il a écrit aussi des ouvrages en arabe, dont certains se trouvent à la Bibliothèque Nationale. Vous voyez qu'il y a ainsi un autre genre d'approche — qui nous réserve souvent des surprises — sur les activités polyglottes des Moriscos tunisiens au XVII<sup>e</sup> siècle.

Finalement, en cherchant des renseignements sur Aḥmad al-Ḥanafi l'été dernier, j'ai commencé à regarder dans les documents du Consulat de France à Tunis (15). Parmi ces documents, j'ai trouvé deux-cent quarante

(15) Cfr. P. GRANDCHAM?, *La France en Tunisie à la fin du XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> s.*, 10 volumes Tunis 1920-1930.





Influences andalouses en Tunisie

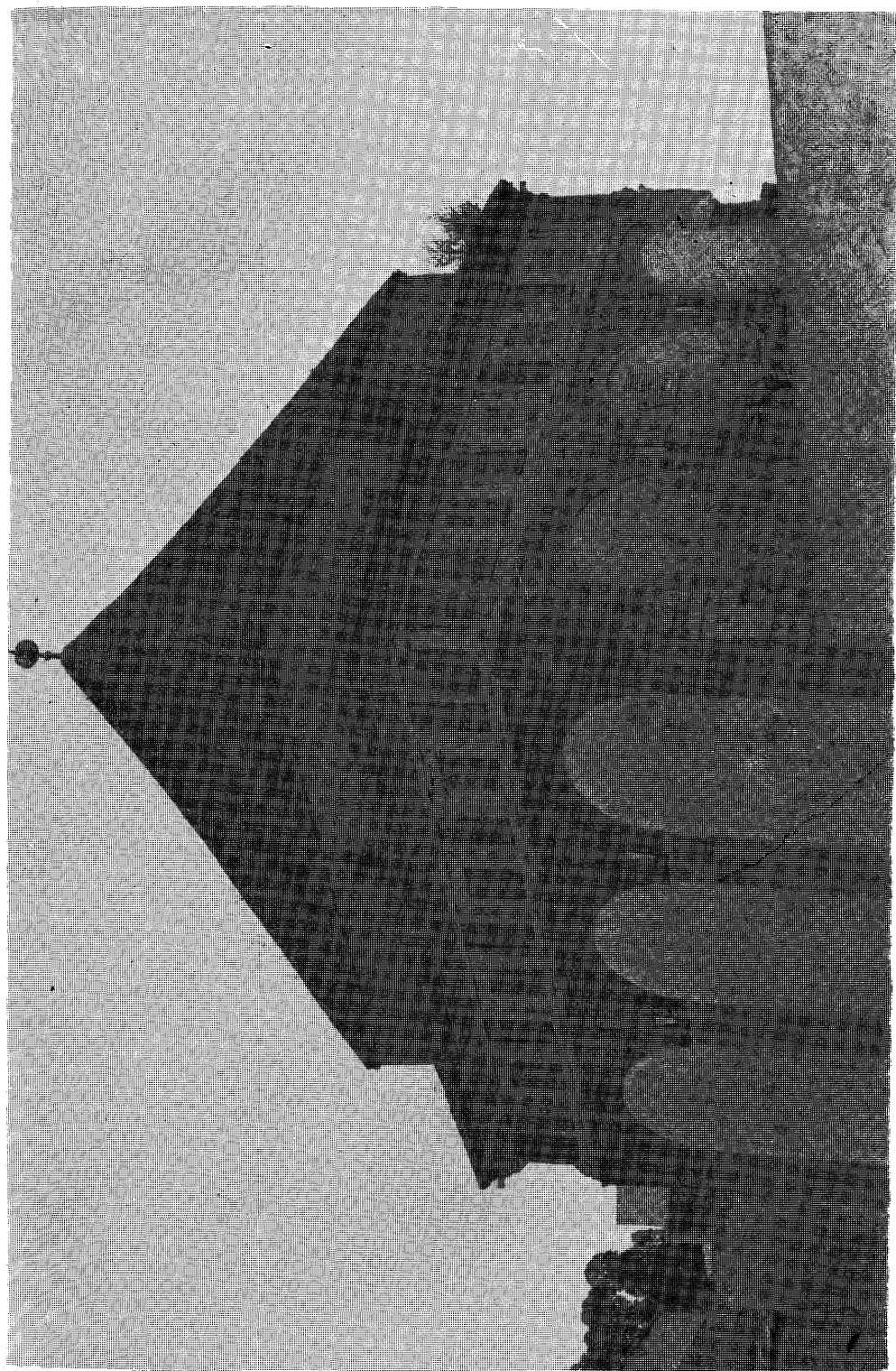
**Tunis : Minaret de la Mosquée El-Qsar**

*Photo J. Perez*

LES CAHIERS DE TUNISIE. TOME XVIII. ANNEE 1970 — 1er et 2ème TRIM. pl. V



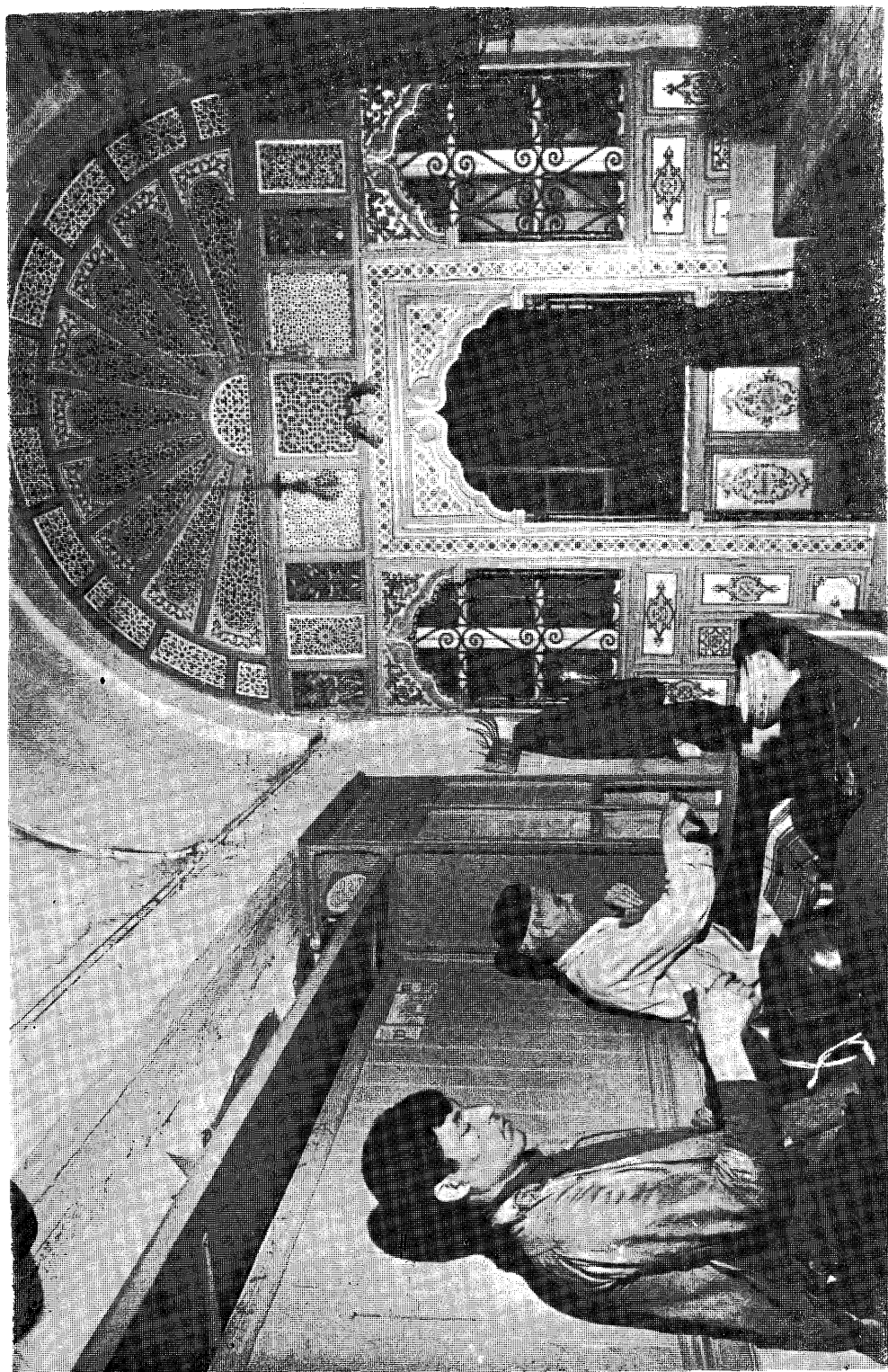




Influences andalouses en Tunisie

Tunis : Zawiya de Sidi Qasim al-Zallizi





Influences andalouses en Tunisie

Tunis : Atelier de chawwachi



documents qui se rapportent à des activités des Moriscos tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle. Ceci nous permet de nous rendre compte que c'était une communauté importante dans la vie tunisienne de l'époque.

Que pourrait-on dire de la vie de ces Moriscos en Tunisie ? Bien sûr, les documents du consulat ne sont pas toujours très explicites sur cette vie. Les renseignements que j'ai pu réunir dans un article qui bientôt paraîtra dans la revue « al-Andalus », devraient être complétés par des récits de voyageurs, malheureusement très pauvres là-dessus. Voici néanmoins un petit résumé de ces renseignements.

Le premier chapitre à étudier, c'est le passage des Moriscos de l'Europe à la Tunisie. Les documents du consulat de France, le seul consulat européen qui existait en Tunisie à l'époque, nous révèlent tous les problèmes qu'ont eus les Moriscos pour pouvoir passer en Tunisie. Ils étaient très bien accueillis par les autorités, Othman Dey et al-Qaššaš, leurs protecteurs. Mais les Français et les Italiens, voire aussi des Arabes et des Algériens, qui transportaient les émigrés pour de l'argent, en profitaient souvent pour piller les pauvres émigrés. Nous avons un grand nombre de procès là-dessus. Certains de ces capitaines ont été pris par la suite en France et condamnés à mort par les cours de justice françaises, qui protégeaient les Moriscos. Nous savons aussi, par des documents de 1630, qu'un groupe d'artisans moriscos, établis en France depuis une vingtaine d'années, ont laissé leurs métiers et sont venus en Tunisie. Il y a des cas très curieux dans ce domaine.

Un autre chapitre intéressant dans l'étude de ces documents, c'est l'origine de ces Moriscos tunisiens. Il n'y a, en fait, qu'une vingtaine dont le nom pourrait nous rappeler l'origine d'une région ou ville espagnole : ex. Sevilla ou Siviglia, parce que les documents sont généralement rédigés en italien. Beaucoup semblent être valenciens, mais nous avons un groupe de Castellans, car il y en a qui donnent des procurations pour récupérer des livres ou de l'argent à Alcalá de Henares ou à Salamanque.

Quant à leur implantation en Tunisie, les documents sont peu explicites, mais nous voyons naturellement surtout des commerçants de Tunis. Nous avons bien une Fatima Hernandez qui est de Bizerte et un paysan de Soliman qui vient témoigner dans un procès de marins. Un autre Morisco est de Zaghouan et un autre de Testour. Tous les autres sont des commerçants de Tunis, ce qui est tout à fait normal dans ce genre de documents. Mais il y a aussi un Morisco de Tripoli, qui est sous la juridiction du Cheikh des Andalous de Tunis.

Quelles activités avaient ces Moriscos ? C'est très complexe et je suis bien obligé de résumer. La principale activité qui figure dans ces documents, c'est naturellement le rachat d'esclaves : il s'agit de propriétaires d'esclaves, de vendeurs, d'acheteurs, de familles d'esclaves moriscos en Europe. Nous avons des Musulmans qui cherchent à racheter des coréligionnaires qui sont prisonniers en Europe : en Italie, en France, au Portugal, jamais en Espagne.

Nous avons aussi toutes sortes d'intermédiaires qui participent en prêtant de l'argent ou en faisant des échanges : « je change un chanoine portugais contre mon fils qui est esclave chez un notaire à Coïmbra ». Que de misère et de souffrances se cachent sous ces documents d'archives ! Telle celle de Fatima Hernandez de Bizerte qui veut racheter son fils et qui essaie par tous les moyens de l'obtenir, comme nous le voyons dans des documents qui s'échelonnent sur quinze ans.

Mais les activités des Moriscos ne se limitent pas aux problèmes de rachat. Ils travaillent aussi dans le commerce, avec les Juifs, les Italiens et d'autres, Arabes ou Turcs. Il y a certains qui achètent des bateaux à des corsaires de Salé ou d'Alger. C'est d'ailleurs un aspect très intéressant à étudier, les relations de ces Andalous avec leurs compagnons d'Afrique du Nord. Nous voyons un Morisco de Tripoli relever de l'autorité du Cheikh des Andalous à Tunis. Nous avons de nombreux documents qui indiquent des liens avec les Tagarins d'Alger et les pirates de Salé.

Il y a aussi le commerce du cuir, qu'on importe et exporte, ainsi que des textiles. Il y a des Moriscos qui importent des soieries de Venise. Il y a aussi le commerce d'importation et d'exportation de céramique. Des contrats de commerce très curieux nous permettent de voir comment on faisait une association de commerce pour la construction d'une usine de savon aux environs de Tunis, entre des capitalistes français, des administrateurs et de la main-d'œuvre tunisiens... et un technicien allemand. Vous avez aussi un contrat d'association pour la fabrication de la céramique, avec des Français, des Génois et des Tunisiens. Puis, l'un des propriétaires tunisiens, un Morisco, meurt. Son fils et héritier est très jeune et nous voyons son tuteur, un Morisco aussi, Ibrahim Mabolos, ou Abolas, qui prend l'administration des biens jusqu'à la dissolution de la société.

Même certaines professions libérales sont représentées parmi les Moriscos de nos documents. Il y a des traducteurs ; un certain Sidi Brahim el Mualem. Un autre document est signé par Mohamed Cirujano, c'est-à-dire le Chirurgien. Je ne sais pas si c'est un nom propre ou un nom de profession, comme un certain Muhammad Tebib. C'est difficile à savoir.

Un chapitre intéressant dans l'étude de ces documents, c'est la titulature des Moriscos. Le plus intéressant à mon avis est celui de hāğ. Quand on sait que les documents du XVI<sup>e</sup> siècle espagnol nous font savoir que les Moriscos se plaignaient souvent de ne pouvoir faire le pèlerinage, c'est intéressant de voir que probablement les Moriscos, une fois installés en Tunisie, dès qu'ils avaient de l'argent suffisant, s'empressaient de faire le pèlerinage. Il est vrai, aussi, que dans les documents il y a surtout des commerçants, c'est-à-dire des gens fortunés. Ça ne veut pas dire que l'ensemble de la communauté des Moriscos pouvait se permettre ce genre de voyage.

Il y a aussi des « sharifs » andalous, différents des « chérifs » arabes et turcs. Ils ont fondé une madarsa, maintenant désaffectée, mais encore



conservée à Tunis. D'autres Moriscos se sont «turquifiés» et utilisent les titres turcs : Osta Mohammed, Osta Qasem, Sta Ali, Osta Mohamed Ronbos. On pourrait multiplier ainsi les exemples.

Je voudrais finir mon exposé avec un sommaire de quelques biographies de Moriscos, plus ou moins illustres, sur lesquels nous avons suffisamment de documents pour brosser un tableau un peu cohérent de leur activités.

Le premier qui apparaît dans nos documents c'est Luis Sabata ou Sabato, ou Zapata, avec toutes sortes d'orthographe dans les manuscrits. Il semble avoir été le premier chef des Andalous en Tunisie. C'était surtout un commerçant. A un moment donné, il est emprisonné à Palerme, et l'Inquisition lui fait un procès à cause d'un prêtre franciscain, qui avait insulté le Prophète à Tunis et avait été amené par des Moriscos en fureur auprès des autorités turques qui l'avaient condamné à être brûlé vif. Luis Zapata était alors chef ou responsable de la communauté andalouse de Tunis, et sa femme a fort à faire pour démontrer qu'à l'époque où le Franciscain fut condamné, son mari n'avait plus d'autorité sur les Moriscos. Ce procès nous montre, entre autres, que les Moriscos circulaient facilement entre la Tunisie et l'Italie, puisque c'est dans un de ses voyages d'affaires que Zapata fut emprisonné (nous le verrons plus tard, libéré, faire d'autres voyages en Europe) et aussi que les Moriscos, parce qu'ils comprenaient l'espagnol ou le français ou l'italien, étaient à même de comprendre et de contredire la prédication des prêtres européens, dont la polémique n'aurait pas affecté outre mesure les Musulmans tunisiens, qui ne pouvaient pas les comprendre. (D'autant plus que les Moriscos, de par leur origine et leur expulsion d'Espagne étaient particulièrement sensibles à ce genre de provocation).

Un autre personnage encore plus important, qui figure dans 38 documents, c'est le chef des Andalous, Mustafa de Cardenas, très connu, qui gouverna la communauté pendant presque un demi-siècle. Après son expulsion, que j'ai pu dater de plus près grâce à un document des archives du Vatican, il s'installa du côté de Bône (Annaba), où il aurait vulgarisé la culture des oliviers. Son fils apparaît dans un document postérieur, ce qui permet de penser que sa fortune n'a pas été engloutie par sa disgrâce.

Ahmad al-Hanafi, dont je vous ai parlé avant, apparaît aussi dans ces documents. Ainsi que 'Alî al-Sûrdû, qui a donné son nom à l'une des rues les plus importantes de la zone sud de la médina de Tunis, où il est enterré: il représentait, semble-t-il, les intérêts des Génois de Tabarka à Tunis. Il y a bien d'autres personnages tout aussi intéressants.

Je crois que je n'ai pu vous donner qu'un petit aperçu de la situation et il faudrait demander, à ceux qui en connaissent plus, de bien vouloir compléter mon exposé. Il faut aussi chercher à Istanbul, car il y avait une communauté importante, qui devait avoir des liens avec Tunis, comme nous pouvons le deviner par quelques indices. Istanbul et ses archives ont encore bien des secrets à nous dévoiler. C'est un espoir qui peut être réalisé par certains des étudiants ici présents.

Miguel de EPALZA  
(Université de Lyon)